

INTRODUCTION

Introduction

De 1991 à 1995, non loin de chez nous en ex-Yougoslavie, une guerre civile a fait rage. Composé alors de la Croatie, de la Slovénie, de la Bosnie-Herzégovine, de la Serbie, du Monténégro et de la Macédoine, et suite à l'effondrement du bloc communiste à partir de 1989, le pays s'est, lui aussi, progressivement désintégré, certaines entités réclamant, les unes après les autres, leur indépendance. Les Serbes ont attaqué la Slovénie, puis la Croatie. La réplique ne s'est pas fait attendre. Ce qui avait commencé par une « guerre » à l'artillerie lourde tourne rapidement au massacre, notamment en Bosnie, où Serbes, Croates et Bosniaques vivaient ensemble.

Quelque 97 000 morts (selon *Le livre des morts de Bosnie-Herzégovine* * publié en juin 2007 par le Centre de recherche et de documentation de Sarajevo) à 200 000 (chiffre annoncé par les autorités locales de la capitale bosnienne pendant la guerre) en Bosnie-Herzégovine, plus d'1 million de personnes déplacées au sein de l'ex-Yougoslavie et environ 1,2 million de réfugiés à l'étranger (selon le *Human Rights Watch World Report – 2004*) plus tard, les mêmes protagonistes de ces événements, tous bords confondus, ont été ou sont, pour la majorité, incarcérés à la prison de Scheveningen à La Haye, aux Pays-Bas. Ils ont été jugés, sont en attente de procès au Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) ou ont déjà été libérés.

Ils se sont haïs et entretués pendant près de quatre longues années. Aujourd'hui, réunis sous un même toit en attente de jugement, d'appel, de transfert ou de remise en liberté, la donne a changé. Ils jouent aux cartes ou au volley-ball, préparent et respectent les fêtes religieuses des uns et des autres, cuisinent ensemble, se surnomment « oustachis » ou « tchetniks », s'entraident et se soutiennent, sans bruit ni problèmes. Ennemis jurés d'hier et à nouveau réunis « comme au bon vieux temps », ils jouent la fraternité et n'ont aujourd'hui pour cible qu'un seul et même adversaire: le procureur.

De 1991 à 1995, viols, meurtres, massacres, passages à tabac, détention, sabotage, torture, humiliations physique et morale, épuration ethnique, assassinats, exécutions et massacre de masse (comme à Srebrenica, le plus grand génocide en Europe depuis la seconde guerre mondiale qui a fait de 6 à 8 000 morts, selon les sources), exil, peur, crainte, avenir incertain, étaient le lot quotidien des habitants de Bosnie-Herzégovine. Pourtant, n'avait-on pas dit après 1945 « plus jamais ça » ? Le cadre de la guerre yougoslave, comme d'autres conflits, a offert un large spectre de ce que peut engendrer la violence humaine. Chacun a souffert, chacun a perdu un être cher, chacun se souvient encore, et probablement à jamais, de qui à fait quoi et de qui a tué qui. Chacun a sa propre vérité. Pourtant, il arrive encore aujourd'hui que, dans ce pays, victimes et bourreaux se côtoient. Soit parce que certains des protagonistes n'ont pas été poursuivis par le TPIY, soit parce que d'autres ont déjà purgé leur peine et ont été libérés. Mais les plaies ne sont pas refermées. Le plus douloureux dans cette histoire est que tous se connaissaient bien. Amis, relations, camarades de classe, collègues de travail, voisins, ils vivaient tous ensemble dans une harmonie relative et il n'était pas rare d'assister à des mariages intercommunautaires au sein de l'ex-Yougoslavie. Ils se sont battus les uns contre les autres ou les uns avec les autres au gré des alliances du moment. L'ennemi n'arrivait pas de l'extérieur. Il venait de l'intérieur.

Ces « criminels de guerre », jugés, accusés, emprisonnés ou libérés, étaient, avant le conflit, professeurs, médecins, chauffeurs de taxi, serveurs, ingénieurs, mécaniciens, hommes d'affaires, politiciens ou militaires, mariés, pères de famille ou célibataires, de tous âges.

Du jour au lendemain, au gré des événements environnants, ils sont devenus gardiens de camps de détention, intermédiaires dans les échanges d'otages, chefs militaires locaux ou tueurs. Ils ont décidé, parfois sur ordre, mais pas toujours, que ceux qui vivaient à leurs côtés depuis des années

étaient passés de voisins à ennemis, que leurs terres et leurs foyers n'étaient plus les leurs.

Rien n'avait cependant préparé ces hommes à devenir ce qu'ils sont devenus, à commettre les actes qu'ils ont commis. Ils auraient pu suivre le cours normal de leur vie, sans être jamais jugés pour crimes de guerre ou crimes contre l'humanité par un tribunal pénal international. Pourtant, un jour, tout a basculé. Ils sont passés de l'autre côté. C'est notamment le cas de ceux que nous allons rencontrer dans ce livre : Goran Jelisic, Zoran Kupreskic, Mario Cerkez, Milojica Kos, Dragoljub Prcać et Mladjo Radic. Ils n'ont pas tous tué, mais ont, d'une manière ou d'une autre, participé activement à ce conflit, chacun dans son camp, sachant que leurs actes auraient des conséquences. Passé par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, ils sont devenus des « criminels de guerre » aux yeux de tous et ont été jugés comme tels. Ne restent-ils pas néanmoins des hommes ordinaires ?

Pendant plus d'un an, j'ai parcouru les routes de Bosnie-Herzégovine et de Croatie, et visité des prisons en France et en Italie. Au bout de tous ces chemins sinueux et derrière ces murs sans fin, où l'on ressent que la vie ne sera jamais plus comme « avant » la guerre, j'ai rencontré des hommes. Des hommes qui nous ressemblent. Des hommes dont la vie et le parcours ont été transformés par la guerre. Des hommes ordinaires.

* Selon le Centre de recherche et de documentation de Sarajevo, en Bosnie-Herzégovine, environ 66 % des victimes seraient Bosniaques, 26 % Serbes et 8 % Croates. Sur les quelque 97 000 victimes, plus de 57 000 étaient des soldats et un peu moins de 40 000 des civils. Les bases de données incluent également 3 372 noms d'enfants morts durant la guerre. 89 % étaient des hommes et 10 % des femmes. D'après les informations disponibles, c'est à Podrinje (28 666 personnes) et également à Sarajevo (14 656) qu'il y aurait eu la plus forte concentration de victimes. Le massacre de Srebrenica en juillet 1995 aurait fait 6 886 morts. Ces données sont jugées fiables, mais considérées comme une estimation et non comme un total définitif. Ce travail, la première référence dans ce domaine, a été effectué pour lutter contre les mythes de guerre et éviter la manipulation de la population avec les chiffres.